



I

Présence-écran

Tout a bien commencé, sous la plume alerte de Maupassant, comme en un roman d'éducation au féminin.

Jeanne, sortie la veille du couvent, est en attente de la vie : de ce qu'elle ne sait pas qu'elle attend. *Nondum amabam...*, « je n'aimais pas encore, mais... » dans la tête d'une jeune fille. Qu'un jeune noble des environs amené par le curé du village commence à précipiter cette attente et donne figure à la présence espérée : banal ; et, de même, que la rencontre se précise au fil des jours dans ce pays normand qu'atteint l'été : au creux des vallons, près d'Yport, en barque sur la mer ou sous le vieux tilleul du château. Quand l'Autre apparaît, il émerge



de ce voisinage bon enfant, se détache de loin sur fond de vagues ou de prés. Et, bien sûr, cette présence désirée, désormais concentrée, met en tension le « cœur » qui s'éveille et fait coaguler tous ses rêves. Puis, lorsque a eu lieu le mariage, qu'est tournée la page du voyage en Corse, l'autre mer, l'autre paysage, quand ils se retrouvent installés ensemble de retour au château –, qu'est-ce qui a discrètement, mais définitivement basculé ? La présence, entre eux, à table, au lit, s'en trouve enlisée. Journallement imposée, elle devient impossible. Ils ne peuvent même plus s'aborder. Or pouvait-il en être autrement ? *Près d'elle*, que s'est-il passé ? Qu'a fait dégénérer cette présence *installée* ? Retirons-en les anfractuosités creusant la falaise et les pommiers à cidre : l'histoire que nous raconte Maupassant est banale, en effet, jusqu'à l'insipidité. Au point qu'on peut à peine la résumer. Lui-même a peiné, apparemment, lui pourtant si bon conteur, si alerte, à la raconter.

L'histoire est si banale que Maupassant la couvre de ce terme générique : *Une vie*. Or autour de quoi tourne-t-elle, qui ne serait pas tant événementiel que structurel et dont Maupassant ne parvient pas suffisamment à

s'approcher, ce qui fait que son roman, en se refermant progressivement en mécanique du malheur, est, avouons-le, plutôt raté ? Ce qui en fait un *remake* de *Madame Bovary*, mais sans la consistance que donnent, chez Flaubert, l'épaisseur des *ethos* et la « bêtise ». Et qui fait trop abruptement verser de l'un dans l'autre : de l'illusion projetant son attente indécise à la dure leçon des choses ; ou du subjectif (des sentiments) à l'objectif (des événements) ; ou du romantisme (de l'idéal) au réalisme (de la vie). Autour de quoi donc ce récit se noue-t-il – touchant à ce que serait l'« être près » ou la *présence* – sans réussir à s'y articuler ? De là qu'il dévie en un déroulement de plus en plus extérieur, fait à coups de péripiéties, et dont échappe la cohérence, par suite dont se relâche la consistance. Que l'Autre, une fois installé en position d'époux, lui dont on ne sait rien, ou seulement ce qui s'en voit du dehors, compense par l'avarice ou bien couche avec la servante, ce sont là, en effet, autant de dérives dont on perçoit bien qu'elles ne valent qu'à titre de conséquence ou de résultat ; à quoi Maupassant lui-même, on le voit assez, ne se fie pas, ce pour quoi son récit est à la peine. Or que s'est-il passé – *près* d'elle, dans

cette présence à deux que plus rien ne dérange – qui fait que cela ne (se) passe plus ? Ou bien de quoi cela même serait-il la conséquence et qui n'est pas éclairé ? De quel *basculement* plus en amont, laissé dans l'ombre, mais dont certainement tout découle ?

On pourra bien sûr invoquer le temps qui passe, dans ce château si calme, l'usure des sentiments et d'abord la lassitude du désir satisfait. L'« habitude »... On pourra en reporter la faute sur les personnages : elle aurait pris mari, comme on le lui dit, trop à la hâte et sans l'avoir suffisamment « choisi ». Mais choisit-on vraiment une « femme », un « mari » ? Ou que signifierait « choisir », quand il s'agit de l'Autre ? Ce moment sélectif-décisionnel existe-t-il effectivement ou n'est-il pas terriblement abstrait et peut-on jamais connaître l'épousé ? Ou que signifie alors « connaître » ? Ou bien sinon dira-t-on, comme Pascal, que ces êtres ont changé ? Il n'aime plus cette personne ? « Je crois bien : elle n'est plus la même, ni lui non plus. » « Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors » (*Pensées* II, 123). Mais, si tel est le cas, que faut-il alors invoquer en amont, au départ de cette mutation ? Que faut-il accuser d'abord, mais qui

justement ne se laisse pas mettre en accusation : qui est bien trop impliqué dans l'Être à titre de condition ? Qui toucherait peut-être à ce qui fait la « réalité » même (et que le « réalisme » littéraire n'aborde encore que de façon extérieure et dramatisée) ? Car ne serait-ce pas que la *présence*, entre eux, s'est dé faite de ce qu'elle s'est réalisée et, n'étant plus maintenue en tension, opacifiée ? Quel écran, entre eux, la présence a-t-elle secrètement sédimenté ? De là que le face-à-face fatalement s'est perdu ; qu'ils se côtoient tout le jour, mais ne se rencontrent plus. Alléguer un mariage « raté », une incompatibilité des caractères ou même le calcul intéressé du partenaire-adversaire, quelque méchanceté, ne suffit pas, ou plutôt c'est passer à côté. Maupassant lui-même – il est suffisamment perspicace pour cela – ne s'y laisse pas aller.

De fait, que la présence, dès lors qu'elle est donnée, ancrée, stabilisée, commence de se dérober, c'est-à-dire qu'elle s'opacifie, au fil des jours, en ne laissant plus *passer* (il faudra dire « quoi »), est bien ce dont il s'agit. Et même que, dès lors qu'une relation est installée, donc n'est plus à frayer, il ne soit plus possible de s'y rencontrer, ou même seulement

de s'aborder, est une vérité d'une telle généralité, un tel truisme, qu'elle ne se sauve que de son paradoxe. Toutes les explications particulières qu'on peut chaque fois en donner ne sont, au mieux, que conséquence et que revêtement. Car ne serait-ce pas là – plus essentiellement – que la présence, de ce qu'elle se réalise, se désactive ? Donc n'est plus effective : qu'elle s'efface, s'absente, dans son étalement ? Or si la présence, du fait même qu'elle s'établit dans l'Être, se stérilise, qu'est-ce que cela dit de l'« être » ? Et quelle stratégie dès lors adopter ? *Vivre* ne s'entendrait-il pas comme notre effort secret mais héroïque, reconduit inlassablement jour après jour, pour déjouer cette difficulté ? Pour se « tenir hors » de cette fatalité de l'Être et proprement « ex-ister » ?

II

L'étalé se dérobe : opacité de l'être-près

Cette difficulté s'annonce d'autant plus malaisée à dénouer qu'elle relève d'une contradiction. Car, d'une part, nous aspirons à la présence. Et même, plus radicalement, nous ne pouvons aspirer qu'à (de) la présence. Car, présent disant l'« étant près », « auprès », l'étant devant (*par-on πα-ρόν*), c'est là ce qui seul peut être objet de satisfaction, comblant le vide et mettant fin à la quête ; sinon, nous restons dans le manque et la frustration. Cette présence est même ce qui seul nous affranchit de la dissociation originare, celle de l'espace et du temps, entre lesquels notre intuition a priori est scindée, notre expérience écartelée. Dans la présence, l'espace et le temps enfin se

réconcilient. Cette présence est à la fois l'ici et le maintenant, *hic et nunc*, elle dit d'un même coup la proximité et l'actualité ; en elle notre perception externe et notre perception interne s'unifient. Comme l'exprime si bien le français, cette présence est un présent, un don, et même n'est-il pas le seul qui puisse m'être fait ? Goethe (s'entretenant avec Friederike Brun) : « La présence est la seule déesse que j'adore... » Qu'y aurait-il d'autre, dans nos vies, qui nous soit offert, en effet, que ce présent de la présence ?

Car seul ce présent « est » effectivement. De l'« être » ne se découpe, ne se détache, ne s'affirme, que par sa présence. Il se démarque aussi bien de ce qui n'« est » pas là, spatialement : est absent du champ perceptif, locatif, de notre expérience ; et, temporellement, de l'un comme de l'autre : du futur qui n'« est » pas encore ou du passé qui n'« est » plus. Ou, pour le dire en sens inverse, la présence s'identifie à l'actualité de l'Être : « être », si on en approfondit tant soit peu le sens, c'est « être présent ». Car « être », en lui-même, en ce qui serait son sens pur, est vide ; s'il n'est pas déterminé, s'il reste abstrait, il équivaut aussi bien au « non-être » : il n'en dit pas plus que le néant,

dans son immédiateté (Hegel, au départ de la *Logique*). « Être », laissé à lui-même, replié sur lui, est inerte dans sa tautologie (« l'être est ») et ne signifie rien, si ce n'est par opposition au non-être ; mais celui-ci lui reste extérieur dans sa négation (tel que dans Parménide, avant que ne débute la dialectique). Il ne prend sens en lui-même, intérieurement, positivement, que dans ce sens d'« être présent » : c'est seulement au sens d'*être présent* que l'« être » s'entend. Si les Grecs ont pensé dans les termes de l'Être, c'est que, dès le début, « ils éprouvèrent l'être de l'étant comme la présence du présent », dit Heidegger (« *Das Sein des Seienden als die Anwesenheit des Anwesenden* », dans *Was ist Metaphysik?*). L'essence même des choses, leur nature d'« être », nous est-elle livrée autrement que dans leur présence (leur *ousia* comme *parousia*) ? Mais notre vie ne serait-elle pas prise alors au piège de l'Être : de cette présence qui, de ce qu'elle se réalise, est perdue ?

Car, *d'autre part*, si la présence est décevante, ce n'est pas parce qu'elle nous échapperait ; cela ne vient pas de ce qu'elle serait fugitive et par conséquent éphémère, comme on s'en plaint trop complaisamment – mais bien du contraire. Cela n'est pas dû à ce que

tout est « branle » et mouvement, et que la durée, qui seule donnerait consistance à la présence, ne saurait exister : au fait que ce qui vient en présence nous serait trop tôt retiré et que son face-à-face ne pourrait se stabiliser. Cette déception ne tient pas non plus à ce que la présence, telle qu'elle se réaliserait, ne serait pas à la hauteur de ce qu'on en a attendu. Ou bien tout cela est dramatique autant qu'on veut, mais anecdotique. La déception dont je parle est inhérente à la présence elle-même. Elle tient à ce que la présence, dès lors qu'elle s'instaure, s'*installe* : à ce qu'elle se laisse mettre dans sa « stalle », ranger dans l'étant et n'émerge plus. Or une présence qui n'apparaît plus, ni non plus n'est cachée (à chercher), est une présence qui se défait. En s'intégrant dans le paysage, elle n'en ressort plus, à proprement parler n'« ex-iste » plus : de ce qu'elle n'exerce plus sa présence, la présence est perdue. Que peut-on imaginer de plus stupéfiant, éblouissant, que le spectacle du ciel, nous dit ainsi Lucrèce, ce spectacle que nous avons continuellement sous les yeux, aussi bien ce nombre infini des astres que la lumière du soleil éclairant tout par son éclat, *solis praeclara lumen nitorem* (II, v. 1030) ? S'il apparaissait pour la

première fois aux mortels, s'il surgissait brusquement à leur regard, que pourrait-on citer de plus merveilleux – si merveilleux qu'on ne saurait y croire ? Or, parce que cela se trouve tous les jours étalé devant nous, nous ne le voyons plus, et même ne l'avons-nous jamais vraiment vu. D'être toujours présente, d'avoir à ce point réussi, réussi à s'imposer et se couler dans l'Être, à s'y caler, la présence s'en trouve effacée. Elle ne disparaît pas, mais *désapparaît*.

La difficulté et la déception d'exister tiendraient donc d'abord à ce que la présence secrète d'elle-même son opacité. *Opaque* (*opacus*) : qui s'oppose au passage. Comme un feuillage opaque fait obstacle à la lumière et ne la laisse pas traverser. Or à quoi la présence est-elle opaque si ce n'est *à elle-même* ? Car ce n'est pas autre chose qui fait écran à la présence, qu'on pourrait dénoncer, dont on pourrait isoler et purger la présence comme d'un obstacle extérieur et se débarrasser. Ce n'est pas autre chose qui empêche la présence de se donner activement en présence, mais c'est elle-même, dans son succès. C'est de la saturation-satisfaction de la présence que vient sa désactivation : la présence devient inatteignable de ce qu'elle est complètement